

LE DOSSIER

5

Migrants ouest-africains : miséreux, aventuriers ou notables ?

COORDONNÉ PAR JEAN SCHMITZ

INTRODUCTION AU THÈME

MIGRANTS OUEST-AFRICAINS VERS L'EUROPE : HISTORICITÉ ET ESPACE MORAL

Les événements migratoires des deux dernières années ont frappé les observateurs par leur radicale nouveauté : les assauts répétés contre les grillages de Ceuta et Melilla en octobre 2005 et les départs des pirogues à partir des côtes ouest-africaines vers les Canaries afin de rallier l'Espagne durant l'été 2006. Mais au lieu des ruptures d'intelligibilité attendues, les grilles de lectures et interprétations qui se sont imposées à travers les médias ont été très conventionnelles, recyclant de vieilles rhétoriques, de l'humanitaire et son double sécuritaire au codéveloppement. On a assisté d'abord à une victimisation des migrants renvoyant à une vision misérabiliste de la migration, héritière de la longue tradition de déploration des « exodes » provoqués par la colonisation en Afrique autour de la Première guerre mondiale¹. Dès la fin août 2006, le ministre de l'Intérieur sénégalais Ousmane Ngom parlait ainsi de « drame humanitaire », comme les autorités ibériques des îles Canaries². Avec la mise en place, au large du Sénégal et de la Mauritanie, du dispositif européen Frontex³, la criminalisation des passeurs fait écho à la déresponsabilisation

1. Voir F. Manchuelle, *Les Diasporas des travailleurs soninké (1848-196). Migrants volontaires*, Paris, Karthala, 2004 [1^{ère} édition 1997], p. 237-248.

2. *Le Soleil*, 22 août 2006 et *Le Matin*, 4 septembre 2006. La plupart des extraits de presse proviennent de quotidiens sénégalais.

3. L'Agence européenne Frontex, créée en 2004, a mis en place des équipages opérationnels mixtes au large des côtes afin d'intercepter les pirogues à partir de l'été 2006. Les autorités espagnoles ont ainsi pu chiffrer le nombre d'« émigrés clandestins » arrivés aux Canaries, soit 18 980 entre juin et octobre 2006, dont 6 076 ont été rapatriés. Voir <www.lexpress.fr>, 8 mars 2007.

du migrant⁴. Sont montrés du doigt les pêcheurs de Saint-Louis puis ceux de la péninsule sénégalaise du Cap-Vert. De victimes du pillage des ressources maritimes par les flottes étrangères, leur savoir-faire les a transformés en acteurs centraux du drame, en passeurs. En second lieu, l'option du développement prend la forme du plan dit de « retour vers l'agriculture » (Reva) du président sénégalais Abdoulaye Wade, qui reçoit de fortes sommes de l'Espagne et de la France. Elle est rapidement relayée par l'unanimité des candidats à la présidentielle française autour du codéveloppement⁵, dont les résultats, hormis une masse de rapports et de réunions pour découpler l'aide au retour et codéveloppement, sont peu concluants.

Au-delà de cette succession d'événements, quels ont été les répertoires de représentations – inscrits dans des temporalités plus longues – mobilisés alors par les acteurs eux-mêmes et par ceux qui sont intervenus sur ces questions, artistes et hommes politiques ? « *Barça ou Barsakh* » (« Barcelone ou la mort »), tel est le message laconique délivré par les « aventuriers » de la migration eux-mêmes, vérifiant l'assertion de Hirschman selon laquelle l'*exit option* est une prise de parole politique (*voice*) silencieuse⁶. La formule est rapportée dès le mois d'août 2006 dans les journaux sénégalais pour qualifier ce « phénomène » de prise de risque⁷, désigné jusque-là par les mots « pirogues » en français, *locco* en wolof, *cayucas* ou *pateras* en espagnol. Ce sont les cinéastes qui ont rapidement mis des images et des mots derrière l'expression, comme vient de le faire Idrissa Guiro⁸. Alors que la version en français oppose les deux termes d'une alternative, la formule en wolof, qui inclut un mot arabe est beaucoup plus ouverte : *Barça* peut désigner la ville de Barcelone où explose l'emploi dans les métiers peu qualifiés ou bien le club de football – ce dernier sport représentant la promotion rêvée pour beaucoup d'aventuriers⁹ – ; de même *barzakh* dans le Coran désigne une zone d'ombre, une frontière ou un purgatoire, mais également le lieu d'attente du paradis qui sera atteint le jour du jugement dernier pour celui qui, juste avant de mourir, réaffirme sa foi¹⁰. Quant aux commentaires des politiques, arrêtons-nous aux termes utilisés par les partis d'opposition sénégalais, qui ont vu là un rappel du tragique naufrage du bateau *Le Joola*, qui avait fait en 2002 près de 2 000 victimes, mais aussi « une nouvelle traite négrière à rebours¹¹ ». D'autres références à la traite négrière apparaissent au cours du mois de septembre 2006, lorsque l'Espagne et la France signent des accords avec le Sénégal, allouant des financements en contrepartie du rapatriement des migrants clandestins. Lors de l'annonce du Plan Afrique mis en place par le gouvernement espagnol, les sans-papier d'Espagne dénoncèrent la connexion entre les patrons européens du travail clandestin, « nouveaux négriers », et les « mafieux africains » à la tête de filières de passeurs¹².

Cette double référence à la navigation et à la traite négrière est au centre de la réflexion de Paul Gilroy qui fait du bateau négrier le trope de l'Atlantique noir (*Black Atlantic*) et s'arrête dans son ouvrage sur un tableau, le célèbre *Slave Ship* de Turner (1840), qui participait d'une campagne abolitionniste¹³. Le tableau est lui-même une réponse à l'acte de naissance du romantisme que fut le *Radeau de la Méduse*, peint par Géricault en 1819, qui représente un bateau échoué sur les côtes mauritaniennes et comprend en son centre un naufragé noir¹⁴. Le titre du tableau de Turner rappelle celui de la fameuse gravure représentant la coupe du *Brookes* (1789), un bateau négrier anglais surchargé qui devint l'icône de l'abolitionnisme protestant anglais¹⁵. Ainsi se sont enchaînés deux des trois formes de représentations de la souffrance qui constituent, depuis le XVIII^e siècle, les modes d'engagement moral dans l'humanaire selon L. Boltanski¹⁶: le sentiment ou la compassion et la dénonciation.

Mais une véritable « politique de la pitié » (Hannah Arendt) ne peut s'exercer qu'à partir d'une distance critique, comme celle prise par les contributions de ce dossier, regroupées en trois ensembles: la mise en cause de la vision misérabiliste du migrant et de la crise de la pêche du couple humanitaire/sécuritaire, le codéveloppement et l'historicité de la problématique migration/développement, enfin les espaces urbains interstitiels ou se superposent les strates migratoires et les figures du courtage des réseaux transnationaux.

4. Selon les journaux espagnols *El Periódico* et *ABC*. On en trouve une version savante dans G. Vaz Cabral, *La Traite des êtres humains. Réalités de l'esclavage contemporain*, Paris, La Découverte, 2006.

5. Voir les documents de campagne présentés dans « Pour une autre politique de la France en Afrique. Interpellations et engagements de la campagne électorale », *Politique africaine*, n° 105, mars 2007, p. 140-153.

6. L'Ifan (Institut fondamental d'Afrique noire) a accueilli le 22 mars 2007 à Dakar un séminaire intitulé « *Barça ou Barsaq*: quelles lectures des sciences sociales sur l'actualité des migrations internationales? ».

7. Voir par exemple *Le Quotidien*, 12 et 29 août 2006 (Mamadou Diallo), et *Le Soleil*, 3 mars 2007.

8. *Barcelone ou la mort*, film d'Idrissa Guiro, production Simbad films, 2007, 49 mn. Ce documentaire a reçu le prix Louis Marcorelles lors de la 30^e édition du festival Cinéma du réel à Paris (centre Georges Pompidou) en mars 2008.

9. Comme dans le roman de Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière, 2003.

10. *Le Coran*, traduction française par Cheikh Si Boubakeur Hamza, Paris, Fayard, 1979, vol. 2, p. 876.

11. *Le Matin*, 29 septembre 2006.

12. *Le Matin*, respectivement 26 et 28 septembre 2006.

13. P. Gilroy, *The Black Atlantic. Modernity and Double Consciousness*, Londres, Verso, 1993, p. 13 et 16. Le titre complet du tableau de Turner est *Slavers overthrowing the dead and dying. Typhoon coming on*.

14. A. Alhadeff, *The Raft of the Medusa: Gericault, Art and Race*, Munich, Prestel, 2002.

15. Nous remercions Roger Botte de nous avoir indiqué l'importance de cette gravure, diffusée à la sortie des temples. Sur la mouvance chrétienne dans laquelle s'inscrit la sociologie des mobilisations humanitaires actuelles, voir J. Siméant, *La Cause des sans-papiers*, Paris, Presses de Sciences Po, 1998.

16. L. Boltanski, *La Souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Gallimard, 2007.

MISÉRABILISME ET MÉDIAS, HUMANITAIRE ET SÉCURITAIRE

Emmanuelle Bouilly analyse dans les pages suivantes le basculement des « mères courage » de Thiaroye, village de pêcheur près de Dakar, de « mères de victimes » des départs de pirogues dont elles auraient été responsables, en « mères victimes de l'immigration », à la tête d'un collectif luttant contre le phénomène, profitant de la médiatisation provoquée par la visite de Ségolène Royal au mois de septembre 2006. Le ralliement à la migration des Lebu, la plus vieille population dakaroise, est récent et doit sans doute quelque chose au déclassé d'un groupe qui a bénéficié à l'époque coloniale du privilège de la citoyenneté française. Aussi, face aux « immigrants », des Sénégalais de l'intérieur revenus de leurs migrations à travers l'Afrique et qui acquièrent au quartier des parcelles, c'est le désir de restaurer un rang qui stimule la migration lebu. Celle-ci n'est pas orientée vers les pays africains « misérables », d'où proviennent les « immigrants », mais vers l'Europe.

Le rôle central que les mères ont joué dans la migration des jeunes hommes s'enracine dans les rivalités locales, et en particulier dans la concurrence qui oppose les coépouses, propre à la polygamie. Cette concurrence redouble la rivalité entre frères ou cousins par le père de générations différentes qui, symétriquement, explique la solidarité entre les pairs d'âge, allant de l'amitié au soutien politique et, maintenant, au départ en migration¹⁷.

Loin de l'interprétation misérabiliste de la migration internationale, (« migrations de la misère »), les jeunes Africains expriment un désir d'accomplissement par la migration – « se faire un nom », devenir un « Grand »¹⁸ –, version sénégalienne de l'économie morale de la réalisation de soi¹⁹ qui se décline au cours de l'histoire sur le mode païen du héros (*jambar*), ou du guerrier *ceddo*, ou sur celui islamique du *taalibe* d'al-Hâjj Umar²⁰, jusqu'au cosmopolitisme vernaculaire actuel du *Modou Modou* à New York²¹.

Loin d'être des miséreux, les jeunes aventuriers ou « rallystes » qui tentent la traversée du Sahara sont fascinés par la réussite des migrants de retour, devenus de jeunes « notables » urbains. Car la misère se joue relativement au pair social, et cela aux yeux de la jeune fille qui est en position de choisir l'élus de son cœur. La « frustration relative²² » s'éprouve donc au sein d'un jeu à trois partenaires : « Maintenant les mères ne veulent marier leurs filles qu'à des riches migrants, mais plus du tout à de brillants étudiants. Car ce sont les migrants qui épousent les plus belles filles et construisent des maisons à deux ou trois "étages"²³. » La dialectique de la reconnaissance et de la visibilité/invisibilité²⁴, opère dans la vie quotidienne, immédiatement à travers le jeu des regards entre la jeune fille, le « venant » (migrant de retour) et celui qui reste sur place : « Quand un cousin d'Italie ou de New York est de passage,

je te jure que tu n'existes plus. Les filles là, [sont] prêtes à tout ! Et toi, tu te sens comme invisible²⁵. »

Comme on l'a vu plus haut, la première interprétation des événements de l'automne 2006 a stigmatisé l'archaïsme des pêcheurs, ou bien en a fait des victimes de la crise du secteur due au pillage des ressources par la pêche industrielle. Or, à l'encontre des idées toutes faites, Aliou Sall et Pierre Morand articulent trois propositions radicalement nouvelles à ce sujet.

En ce qui concerne la surpêche, explication que la presse internationale retient de la migration, ils notent que s'il y a effectivement pleine exploitation de la ressource et baisse significative de la pêche des espèces nobles, il n'y a pas de crise absolue d'un secteur qui continue à mobiliser un quart de la population active du Sénégal – la migration renvoie donc à autre chose qu'à une misère absolue. Surtout, ils montrent que la pêche constitue un moyen de promotion individuel pour de jeunes agriculteurs, une frontière, une chance ouverte à tous les hommes « courageux », passés ou non par les « bancs » de l'école, sans distinction sociale. Enfin, au lieu d'opposer pêche artisanale et industrielle et de rendre cette dernière responsable de tous les maux, les auteurs poursuivent leur démonstration sur la promotion sociale à l'interface des deux secteurs. À Nouadhibou en Mauritanie, l'articulation entre les usiniers européens et la pêche artisanale ou plutôt informelle a suscité une primo-migration de ruraux originaires du bassin arachidier sénégalais et de pêcheurs

17. Sur le rôle des groupes d'âge ou *symung* dans la migration des Diolas musulmans, voir M. C. Lambert, *Longing for Exile: Migration and the Making of a Translocal Community in Senegal (West Africa)*, Portsmouth, Heinemann, 2002, p. 39 et 70.

18. T. Fouquet, « Imaginaires migratoires et expériences multiples de l'altérité : une dialectique actuelle du proche et du lointain », *Autrepart*, n° 41, 2007, p. 83-97.

19. Sur l'éthique historique de « l'homme accompli » (*mûramati*) se réalisant en « schème migratoire », voir Y. Droz, *Migrations kikuyus. Des pratiques sociales à l'imaginaire*, Paris, Maison des sciences de l'homme, Neuchâtel, Institut d'ethnologie, 1999 ; J. Lonsdale, « The moral economy of the Mau Mau. Wealth, poverty and civic virtue in Kikuyu political thought », in B. Berman et J. Lonsdale, *Unhappy Valley. Conflict in Kenya and Africa*, vol. 2, Oxford, James Currey, 1992, p. 46-75.

20. D. Robinson, *La Guerre sainte d'al-Hâjj Umar. Le Soudan occidental au milieu du XIX^e siècle*, Paris, Karthala, 1988 [1^{ère} édition 1985].

21. M. Diouf, « The Senegalese Murid Trade Diaspora and the Making of a vernacular Cosmopolitanism », *Public Culture*, vol. 12, n° 3, 2000, p. 679-702.

22. T. Gurr, *Why Men Rebel*, Princeton, Princeton University Press, 1970. Nous remercions Jean-François Havard de nous avoir signalé l'importance de cette référence.

23. B. Riccio, « Talkin' migration. Some ethnographic notes on the ambivalent representations of migrants in contemporary Senegal », *Stichproben. Vienna Journal of African Studies*, n° 8, 2005, p. 107.

24. A. Honneth, *La Société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*, Paris, La Découverte, 2006.

25. T. Fouquet, « Imaginaires migratoires... », art. cit., p. 83-97.

de Saint-Louis, du Ghana et du Nigeria qui se sont ainsi constitué un petit pécule avant de partir en migration. L'espace interstitiel entre pêche industrielle et artisanale ouvre un horizon pour la promotion sociale la plus valorisée. Les pêcheurs embarqués sur les thoniers européens dès les années 1970, se sont installés à San Sebastian (Espagne), à Lorient ou à Sète (France), puis ont réinvesti dans l'achat de pirogues artisanales, déployées le long des côtes ouest-africaines. L'on comprend ainsi pourquoi le port de Nouadhibou constitue une antichambre de la migration en Europe, soit à bord des bateaux de la pêche industrielle, soit, depuis la mise en place par l'Espagne d'un dispositif de surveillance à Gibraltar et devant les Canaries en 2003, par voie pirogrière. Les événements dramatiques de Ceuta et Melilla, fortement médiatisés, ont étendu la solution des pirogues à toute la côte sénégalaise – de Saint-Louis à la Casamance – à partir de février 2006. Mais au vu des gains retirés par les pêcheurs de leur participation à la migration par voie pirogrière, les auteurs relativisent le rôle de ceux-ci dans cette activité.

HISTORICITÉ DES CHAÎNES MIGRATOIRES ET PROBLÉMATIQUE MIGRATION/DÉVELOPPEMENT

Les événements de 2006 ont remis à l'honneur l'urgence d'un développement pour freiner les flux de migrants, but avoué du plan Reva du président Wade. C'est l'occasion pour Flore Gubert, qui a évalué l'efficacité des envois de fonds dans la région de Kayes au Mali dans les années 1990-2000, de s'interroger sur la cohérence entre politique de codéveloppement et la politique migratoire de la France qui restreint fortement la mobilité en signant des accords avec les pays.

Soulignons l'importance du site de cette étude, région où l'historien François Manchuelle a montré la précocité du processus « d'immigration dans un pays d'émigration ²⁶ » qui, lié à des différentiels de revenus, a débuté chez les Soninké du Haut Fleuve Sénégal au milieu du XIX^e siècle. Dès les années 1840, les jeunes Soninké quittaient les régions soninké pour une saison de travail comme « navétanes » sur les bords de la Gambie où des marchands d'esclaves avaient inventé un contrat de travail « libre » reposant sur la fourniture par le tuteur-logeur (*jatigi*) de terre et de semences d'arachide à de jeunes saisonniers qui, en échange, travaillaient sur ses champs cinq matinées par semaine – ces cultivateurs saisonniers gagnaient en Gambie cinq fois plus que les agriculteurs restés dans le Haut Sénégal ²⁷.

Avec l'élargissement des migrations contemporaines, on peut mesurer les différentiels existant entre les trois principales filières de la migration à partir de la région de Kayes : Afrique de l'Ouest, Afrique centrale et Occident. Flore

Gubert a évalué à 30 000 francs CFA les transferts annuels provenant des migrants en Afrique de l'Ouest, issus principalement d'activités commerciales²⁶. La somme est environ trois fois supérieure pour les migrants opérant en Afrique centrale (environ 100 000 francs CFA), où un certain nombre sont « diamantaires », trafiquants de pierres précieuses (Congo, Angola et Zambie), ou commerçants (Gabon). Pour les migrants en France, les transferts sont en moyenne vingt-cinq fois plus élevés (775 000 francs CFA)...

La microéconomie des transferts d'argent des migrants appliquée à la région de Kayes met en lumière la fonction-assurance des remises des migrants internationaux. Ainsi, en une ou deux générations, ce n'est plus l'économie domestique mais la migration internationale qui assure la sécurité à long terme de la famille. En jouant comme mécanisme d'assurance, la migration suscite un aléa moral, soit une baisse de la production et de l'efficacité productive des ménages bénéficiaires. L'argent des transferts ne se transforme donc pas en capitaux ou en investissements productifs. Prenant acte de cette contradiction, l'aide ne vise plus à se substituer à la migration en la conditionnant à un retour au pays du migrant, ni dans sa région d'origine.

Cette nouvelle approche qui envisage les relations entre migration et aide en termes non plus de substitution mais de complémentarité, fait écho au bilan dressé ici par Jean Schmitz et Marie-Ève Humery de la première phase d'introduction de l'irrigation dans la vallée du Sénégal dans les années 1980 : l'argent de la migration était nécessaire au fonctionnement du périmètre. Le succès rencontré alors par les aménagements irrigués villageois, accompagné d'une alphabétisation en langue peule, renvoyait à des espaces plus vastes et des temporalités distinctes : émergence d'un mouvement culturel à partir de la France et de l'Égypte, effet de rang dans l'accès aux filières migratoires rentables, les groupes subordonnés (pêcheurs, anciens esclaves...) ayant construit des économies multilocales qui les maintenaient dans les migrations interafricaines.

Les auteurs retracent l'élaboration de la seconde utopie, le transnationalisme des années 1990 : l'investissement des transferts des migrants dans les périmètres. Les raisons de son échec résident dans l'égalitarisme d'une économie villageoise transnationale reposant sur un système de cotisations, principal frein

26. F. Manchuelle, *Les Diasporas des travailleurs soninké...*, *op. cit.*, p. 157.

27. *Ibid.*, p. 91.

28. F. Gubert, « La participation des Maliens de France au développement de la région de Kayes », in P. Bocquier et T. Diarra (dir.), *Population et société du Mali*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 104-119.

à des investissements productifs locaux qui généreraient une différenciation sociale. Si l'investissement dans l'édilité villageoise (mosquée) participe d'une politique de demande de reconnaissance face au déni d'islam que subissent les groupes historiquement subordonnés, l'argent transféré transite par les « caisses » villageoises installées dans les capitales et gérées par des « hommes de confiance » : le tuteur/logeur, marque de fabrique des migrations inter-africaines, et l'ancien militaire, pionnier de la migration en Occident. Ces derniers sont également les gérants immobiliers informels des migrants internationaux qui investissent prioritairement dans le foncier urbain.

**FRONTIÈRES MORALES ET FIGURES DES « JATIGI »,
« THIAMEN », « MERLANGUE » ET « COXEUR »**

Le foncier urbain dans lequel se réalise la rente locative des migrants internationaux n'est pas un espace neutre, comme le montre ici Armelle Choplin à propos des villes de Mauritanie, fortement polarisées par le conflit entre les Bidân, Maures ou « Arabes », et les populations négro-mauritaniennes. Au moment de l'indépendance, les immigrants africains provenaient des pays de la sous région – Sénégalais, Maliens, Guinéens – jusqu'aux « événements » de 1989 entre le Sénégal et la Mauritanie qui aboutirent au rapatriement des ressortissants de chaque pays résidant antérieurement dans l'autre. À l'intérieur de la Mauritanie, les Haalpulaar de la vallée du fleuve Sénégal, héritiers de l'islam du jihad d'al-Hâjj Umar au XIX^e siècle mais déclassés par l'arabisation des années 1980, furent les principales victimes des intimidations menées par les Bidân, qui aboutirent à l'expulsion de 80 000 réfugiés sur la rive sénégalaise. Mais la « question nationale » ne se limite pas à cette polarisation Noirs/Blancs. Armelle Choplin montre bien que les Soninké de la Haute Vallée du Sénégal, qui formaient la première génération des migrants en Europe et qui étaient moins en conflit avec les Bidân, ont pu tirer profit de leur position tierce, en particulier dans l'immobilier urbain. Ayant investi d'abord dans la ville de Dakar, c'est justement à partir de 1989 qu'ils ont orienté leurs activités immobilières à Nouakchott, d'abord dans les quartiers « noirs » désertés par leur population bidân. Le foncier urbain révèle la stratification temporelle de la migration à trois partenaires : entrés premiers dans cette filière migratoire, les Soninké installés en Europe louent à distance leurs maisons à la fois aux migrants en transit vers l'Europe et aux immigrés ouest-africains anciennement installés en Mauritanie qui, depuis 1989, redoutent trop les tensions pour investir. Les migrations internationales fournissent des ressources à un type de courtage foncier émergent dans les situations de fortes ségrégations, comme durant la période coloniale entre quartiers

« européens » et africains²⁹, car au-delà d'une activité à caractère économique, l'hébergement comporte une composante morale, celle du tuteur qui va initier à la stigmatisation et protéger son « étranger »³⁰.

À partir des années 1990 et 2000, avec la découverte de pétrole et la crise de la migration ouest-africaine, la Mauritanie apparaît à la fois comme un mini-eldorado et un pays de transit dans le passage vers l'Europe. Cela provoque une augmentation très significative de la proportion de Subsahariens à Nouakchott, puis à Nouadhibou à partir de 2005 et corrélativement une crispation identitaire des « arabo-berbères » ou même des Haalpulaar. Ceux-ci, d'abord favorables aux « aventuriers », les rendent responsables de la brusque montée de la stigmatisation à l'encontre de l'ensemble des Subsahariens de Mauritanie.

Plus au nord, au Maroc, les réseaux de passeurs sénégalais, analysés ici par Anaïk Pian, font intervenir une série de personnages différenciés selon qu'ils s'occupent du logement – les *thiamen* sénégalais gèrent des « foyers » – ou du passage – les *connexion men* ghanéens ou gambiens, en relation avec des agents de l'État marocain. Aussi, les relations économiques comme la corruption sont étroitement imbriquées dans des coupures hiérarchisées d'autochtonie et de « race »... La fonction de logeur les rapproche de la figure ancienne des *jatigi*, alors qu'en tant qu'organiseurs des « convois » qui passeront par le détroit de Gibraltar ou les îles Canaries, ils sont également des « coxeurs », des passeurs monnayant leurs services.

C'est évidemment le rapport à l'argent qui permet de construire la carrière morale de l'homme de confiance appelé à être *thiaman* durant un certain nombre de passages avant de rallier à son tour l'Europe et d'être remplacé par un autre *thiaman*. Mais cette position précaire et la série d'intermédiaires séparant *thiaman* et passeur marocain éloignent le personnage de celui du *jatigi*, qui construisait une relation de prestation et d'obligation à long terme, ce que ne permet pas la précarité du passage et les tensions xénophobes auquel répond ce dispositif complexe.

29. Ce sont les interprètes coloniaux qui occupèrent cette position liminale. Le meilleur exemple étant celui qui a inspiré le célèbre *Wangrin* d'Amadou Hampaté Ba qui possédait des maisons à la fois dans les quartiers européens et africains « semi-civilisés » de Bobo Dioulasso (Burkina Faso actuel). Voir L. Fourchard, « Propriétaires et commerçants africains à Ouagadougou et à Bobo Dioulasso (Haute-Volta), fin XIX^e siècle -1960 », *Journal of African History*, vol. 44, n° 3, 2003, p. 456-457. Ce personnage était un tirailleur sénégalais occupant une position intermédiaire entre les colons et les indigènes. Voir G. Mann, *Native Sons. West African Veterans in the Twentieth Century*, *West African Veterans and France in the Twentieth Century*, Durham, Londres, Duke University Press, 2006, p. 87.

30. E. Goffman, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions de Minuit, 1975 [1^{ère} édition 1963], p. 41.

En effet, cette figure du courtage et de la médiation qu'est le *thiaman* concentre plusieurs strates de temporalités migratoires³¹. Le vocabulaire anglais est l'indice du déplacement sur la frontière entre « Subsahariens » ou *Azzi* (« nègres ») et Maghrébins ou « Arabes » des stéréotypes et sobriquets utilisés pour la traversée de la frontière interne aux Africains. Cheikh Oumar Ba a bien montré la position ambiguë des coxeurs³², le même personnage pouvant être à la fois un truand et un sauveur³³ car il franchit les frontières linguistiques mais aussi morales qui séparent les Anglophones des Franco-phones qu'ils méprisent³⁴.

Les configurations migratoires ont été envisagées le plus souvent à partir de deux trames épistémiques, celle de la « guerre des races³⁵ » (Normands/Saxons, Gaulois/Francis) assurant la domination des conquérants sur les conquis, au fondement des nationalismes européens, et celle des relations *Host/Strangers*, issue des travaux de Georg Simmel et reprise au moment des indépendances par Elliott Skinner et William Schack³⁶. Malgré le caractère réversible de la domination dans la première trame soulignée par Michel Foucault, on propose ici de dépasser le dualisme implicite de ces deux perspectives en transposant la « frontière africaine interne » d'Igor Kopytoff³⁷ – la constitution d'une nouvelle formation politique à partir d'un

31. Voir à propos du développement et de l'aide internationale, T. Bierschenk, J.-P. Chauveau et J.-P. Olivier de Sardan (dir.), *Les Courtiers du développement*, Paris, Karthala, 2000 ; D. Moss et D. Lewis, *Development Brokers and Translators. The Ethnography of Aid and Agencies*, Bloomfield, Kumarian Press 2006.

32. C. O. Ba, « Un exemple de l'essoufflement de l'immigration sénégalaise : les Sénégalais au Cameroun », *Mondes en Développement*, vol. 23, n° 91, 1995, p. 31-43.

33. On retrouve la même ambivalence dans la *border* entre USA et Mexique que Kearney qualifie d'espace liminal : au centre du rite de passage est la fabrication du migrant « illégal » que les passeurs, les « coyotes » qualifient de *pollo* (« poulets »). Ainsi les « "poulets" sont entre les mains du "coyote" qui soit les délivre, soit les mange ». Voir M. Kearney, *Changing Fields of Anthropology : from Local to Global*, Lanham, New York, Oxford, Rowman et Littlefield Publishers, 2004, p. 262.

34. Par « peur viscérale de subir des sévices pouvant aller quelquefois jusqu'à la torture », les migrants contournaient le Ghana et le Nigeria en passant par le Nord, le Burkina et le Niger ou même le Tchad afin de rejoindre le Cameroun car « Les vrais racistes sont les Africains qui humilient leurs propres frères et qui, dès lors que tu ne parles pas leur langue (haoussa et anglais), te considèrent comme quelqu'un qu'il faut exterminer ». Voir C. O. Ba, « Un exemple de l'essoufflement... », art. cit., p. 34-35.

35. M. Foucault, *Il faut défendre la société. Cours au Collège de France (1975-1976)*, Paris, Gallimard, Le Seuil, 1997.

36. E. P. Skinner et W. A. Schack (dir.), *Strangers in African Societies*, Berkeley, University of California Press, 1979.

37. I. Kopytoff, « The internal african frontier : the making of african political culture », in I. Kopytoff (dir.), *The African Frontier : the Reproduction of Traditional African Societies*, Bloomington, Indianapolis, Indiana University Press, 1987, p. 3-87.

espace interstitiel devenant front pionnier – à l'espace moral sillonné par les migrants : une niche migratoire créée à partir d'un différentiel négatif de stigmatisation. L'analyse des « entrepreneurs de frontière », *jatigi* ou anciens militaires à Dakar, Soninké à Nouakchott, et *thiamen* et coxeurs à Rabat, permet d'identifier les strates autant migratoires que morales qui les ont constitués.

Néanmoins, l'afflux des migrants, d'où qu'ils viennent, met à l'épreuve l'espace public, car le rapprochement physique annule la distance nécessaire au déploiement d'une « politique de la pitié » qui peut basculer de la compassion à la xénophobie. En outre, il met en danger ceux qui ont construit leur voyage et ont trouvé un emploi, la génération qui précède celle des « aventuriers ». Le retournement de l'attitude de ceux qui jouent normalement le rôle de tuteur/logeur s'observe aussi bien en Mauritanie qu'en Espagne³⁸. Cette crise devient alors visible par la multiplication au Maroc comme en Espagne de migrants-mendiants auparavant pris en charge par les tuteurs ■

Jean Schmitz

Institut de recherche pour le développement (IRD), EHESS

Centre d'études africaines (CEAF) et

Institut d'études de l'islam et des sociétés du monde musulman (IISMM)

38. À Lavapies, le quartier populaire de Madrid, les jeunes « aventuriers » ne trouvent plus de tuteur *jatigi* et donc passent la nuit à la belle étoile, *Wal Fadjiri*, 11 septembre 2006 (Mamadou Koume, APS).